

L'immense sourire de toute la terre ne nous a pas suffi : il nous faut de plus grands déserts, ces villes sans faubourgs et ces mers mortes.

Nous touchons à la fin du carême. Notre squelette transparait comme un arbre à travers les aurores successives de la chair où les désirs d'enfant dorment à poings fermés. La faiblesse est extrême. Hier encore, nous glissions sur des écorces merveilleuses en passant devant les merceries. Ce doit être à présent ce qu'il est convenu d'appeler l'âge d'homme : en regardant de côté, n'a-t-on pas vue sur une place triste éclairée avant qu'il fasse nuit ? Les rendez vous d'adieu qui s'y donnent traquent pour la dernière fois les animaux dont le cœur est percé d'une flèche.

Suspendues à nos bouches, les jolies expressions trouvées dans les lettres n'ont visiblement rien à craindre des diabolos de nos cœurs, qui nous reviennent de si haut que leurs coups sont incomptables.

C'est à la lueur d'un fil de platine que l'on traverse cette gorge bleuâtre au fond de laquelle séjournent des cadavres d'arbres rompus et d'où monte l'odeur de créosote qu'on dit bonne pour la santé.

Ceux qui ne se veulent pas même aventuriers vivent aussi au grand air ; ils ne se laissent pas emporter par leurs imaginations fiévreuses et, du train où ils vont, tout bas : rien ne s'oppose à ce qu'ils tirent du mâchefer les verroteries qui apprivoisent certaines peuplades. Ils prennent lentement conscience de leur force qui est de savoir rester immobiles au milieu des hommes qui ôtent leur chapeau et des femmes qui vous sourient à travers un papillon du genre sphynx. Ils enveloppent de papier d'argent leurs paroles glaciales, disant : « Que les grands oiseaux nous jettent la pierre, ils ne couvriront rien dans nos profondeurs » et ne changeraient pas de place avec